

Chapitre 1



- Que voulez-vous ?

Elle était laide. Son hôtesse était laide. Il en fut presque heureux. C'était ce qu'il lui fallait. Un vieux manoir perdu au fin fond de la campagne toscane et une gouvernante austère et revêche. Il en oublierait Stella et ses amants.

- Je suis Jordan Macgovern fit il du même ton sec.

Elle s'effaça pour le laisser entrer avec une telle mauvaise grâce qu'il faillit éclater de rire.

- Vous voulez du thé ?

- Je préfère visiter la maison... Madame ?

- Je vais vous montrer votre chambre.

De mieux en mieux se dit il. Laide et glacée comme dans tous les mauvais romans. Il avait payé une fortune pour louer une vieille bâtisse qui tombait en ruine et un épouvantail en jupon. Mais la vieille bâtisse se révéla être une demeure d'un certain charme comme ces femmes, autrefois très belles, qui conservaient encore dans le regard et dans les gestes leur beauté disparue et lorsqu'ils eurent retrouvé le petit salon et que la femme lui servit un thé trop sucré il fut surpris de la grâce un peu désuète de ses gestes. Elle n'était pas laide comme il l'avait cru un premier instant ; pâle et défaite plutôt, malade peut être et puis il eut l'impression qu'elle s'enlaidissait comme si elle voulait cacher sous des vêtements informes aux couleurs ternes et un chignon sévère sa propre féminité. A moins qu'elle n'appartienne tout simplement, à ces femmes trop rares, pour qui plaire ne signifiait rien. Pour quelle obscure raison elle se déguisait ainsi il ne le saurait sans doute jamais et d'ailleurs cela n'avait aucune importance. Qu'elle garde ses secrets, les siens n'en seraient que mieux gardés.

- Pardon ?

- Votre femme n'est pas là ? répéta la jeune femme avec soin dans un anglais parfait.

- Elle est restée à New York. J'ai besoin de calme pour travailler. Il ne mentait qu'à demi. Il avait surtout besoin de solitude pour réorganiser le groupe et découvrir qui les avait trahis.

- Et elle vous empêche de travailler ?

Le ton ironique le surprit plus que la question elle-même. Il ne s'y était pas attendu. Pas elle se dit il, pas l'hôtesse glacée. De nouveau, il eut l'impression qu'elle jouait un rôle, un rôle qui lui allait mal. Voilà ce qu'ils étaient deux mauvais comédiens dans une mauvaise pièce.

- Disons que c'est une affaire assez importante.

- Elle acquiesça en silence sans lui demander quelle affaire importante l'avait conduit dans ce coin perdu, ni pourquoi de jeunes mariées en voyage de noces avaient dû, si soudainement, se séparer. Elle ne s'était pas présentée non plus. La lueur ironique disparut aux fonds de son regard. Il ne restait qu'une indifférence polie, à la limite de l'ennui avec cependant quelque chose de douloureux qui l'intrigua.

- Le dîner est à huit heures et si vous voulez visiter le parc...

Il lui sourit, se leva pour l'aider à débarrasser la table. Et c'est alors qu'il la vit. Elle avait dû courir à travers champs, les cheveux défaits, le souffle court avec sur ses joues deux taches roses et dans le regard la lumière éclatante d'une journée d'été. Pressé sur son cœur, un bouquet – de simples fleurs des champs aux couleurs éclatantes, comme une offrande à sa beauté. Essoufflée et heureuse elle ne regardait que lui, elle ne voyait que lui. Il la retrouvait enfin, sortie de ses rêves d'adolescent solitaire et malheureux. Elle lui souriait. Elle ne souriait qu'à lui, il le savait. Il l'avait toujours su. Il l'avait enfin trouvée.

Chapitre 2

- Qui est ce ?

La théière était tombée avec un petit bruit mat sur le vieux tapis mais l'homme ne paraissait pas s'en soucier. Il avait pâli, le regard rivé sur le portrait comme s'il l'avait envoûté. Elle vit avec ahurissement qu'il en tremblait presque se rendant compte tout à coup qu'elle tremblait elle aussi. Elle posa les tasses avec lenteur comme s'il s'agissait d'objets précieux et leva les yeux vers le tableau à son tour. Le chagrin l'assaillit comme un raz de marée, la submergea en un instant. Elle avait tout jeté, tout qui pouvait lui rappeler Anna mais elle avait oublié le portrait. Sa grossesse avait été, dès le début, difficile et le médecin lui avait conseillé de rester au lit comme une vieille femme impotente. C'est alors qu'elle avait commencé à peindre le tableau. Elle l'avait terminé quelques jours avant la naissance. C'était sa meilleure œuvre, la plus achevée, la plus heureuse.

- Qui est ce ?

Elle le regardait sans le voir, murée vive dans son propre désespoir. Elle avait envie de crier. Allez-vous-en. Laissez-moi seule mais elle ne pouvait pas parce qu'autrefois – à des années lumières de là – elle avait été différente. Il fallait qu'elle se ressaisisse.

- C'est une copie... l'original... fit elle avec effort.

- Elle. Le modèle ? Qui est-ce ? insista t'il.

- Mara Navarra.

- Mara Navarra répéta l'homme. Elle est d'ici ? Elle habite ici ? Vous la connaissez ? Il s'impatientait. Elle l'irritait mais qu'attendait il d'elle ? Que devait elle dire ? Qu'aurait elle répondu autrefois ? Non. Trois mois de solitude n'étaient pas suffisants. Elle n'était pas guérie. Les gens lui faisaient peur. Lui, il lui faisait peur.

- Oui... en quelque sorte. Le château lui appartenait. A l'origine c'était une ferme et puis ce n'est qu'au seizième siècle qu'on l'a transformée en château...

C'est cela se dit la jeune femme. Parler, parler de choses banales. De ces choses qui ne peuvent pas blesser et peu à peu la douleur redeviendrait supportable. L'homme l'écoutait comme fasciné. Elle avait été odieuse, revêche. Elle s'animait, en devenait bavarde. Il devait la prendre pour une folle.

- Mais elle ?

- Elle est morte de la peste en 1320.

Elle lut l'incrédulité dans son regard et puis comme un certain désarroi qui la surprit mais il se parut se reprendre.

- C'est étrange fit il enfin... après un long silence qui la dérouta, à voir le tableau on la croirait... vivante... moderne.

- C'est une copie... un exercice de style... la facture est moderne mais le portrait est très ressemblant. Il se trouve à Florence... je veux dire l'original... Je crois que j'ai une reproduction... quelque part.

- Non. Il parut perdre soudain tout intérêt pour le tableau et le modèle.

- Faites-moi visiter le parc.

Elle avait refusé. Il avait insisté et elle l'avait suivi sagement le long de l'allée peuplée de marronniers centenaires. Elle ne savait rien de lui mais elle le devinait dur, intransigeant, ambitieux, sauvage comme à l'étroit dans son costume sombre. Un Dieu païen. Il était vivant et elle se sentait comme morte.

- Parlez-moi d'elle.

- C'était la fille d'un médecin. La fille unique... c'est pour cela peut être qu'elle a reçu une certaine éducation. Elle savait lire et écrire et puis elle aidait son père... C'était assez rare à l'époque.

- Et lui ?

- Lui ?

- Riccardo Ricciardi. Celui qui lui a offert le château, les terres... celui qui a commissionné le peintre.
- On sait peu de choses à vrai dire.
- Ou vous ne voulez rien dire, se moqua t'il gentiment...
- Il venait de rentrer des croisades lorsqu'ils se sont rencontrés... Il y avait passé plus de dix ans. Tout le monde le croyait mort.
- Et il en est revenu riche, puissant et honoré et puis il a épousé la plus belle femme de Lucca.
- Les gens avaient peur de lui. On le détestait. Certains racontaient même qu'il avait assassiné sa première femme.
- Violent, sanguinaire, assassin... il rit. J'imagine la rencontre de la délicate petite érudite et du guerrier.
- Non. La voix de la jeune femme se dit plus douce. Elle l'aimait. Elle l'aimait et il l'aimait.
- C'est un joli conte.
- Ce n'est pas un conte. C'est vrai insista la jeune femme en détournant le regard.

Ils s'arrêtèrent devant une petite fontaine où un petit pâtre en marbre veillait. Elle s'arrêta à son tour surprise de lui obéir si facilement, de cette conversation tranquille qui l'apaisait.

- C'est un joli conte signora fit il en s'inclinant vers elle du mouvement souple des chevaux qui s'apprêtent à boire.
- J'ai connu, il y a longtemps, une femme qui lui ressemblait fit il d'un ton mystérieux.

Elle recula à l'ombre des bois, comme si elle avait peur, comme s'il lui faisait peur alors il la laissa partir sans un mot.

Chapitre 3

Le lendemain il était parti lui laissant un mot de quelques lignes. Il serait absent pour deux jours. Un rendez-vous urgent à Florence. Rien de plus. La veille, pendant le dîner, il avait été un hôte parfait : drôle et attentif, meublant ses silences, à elle, par de grands éclats de rire et une foule d'anecdotes sur New York. Elle s'était sentie bien, trop bien avec cette impression tenace d'avoir retrouvé un ami mais il l'effrayait dans ces gestes d'homme vigoureux, ces rires sauvages. Depuis quand les gens qui peuplaient sa vie n'étaient plus ces ombres errantes et pourquoi lui se demandait elle en frissonnant ?

Non, elle ne pouvait pas rester. Ce qu'elle voulait c'était la paix et oublier. Elle essaya de contacter sa cousine mais Marta avait disparu comme toujours, emportée par le tourbillon effréné de sa vie. Egoïste et vaine. Marta était arrivée deux jours auparavant avec cette merveilleuse nouvelle. Elle avait enfin trouvé un locataire et il payait bien. C'était cela ou vendre le manoir lui avait elle dit et la jeune femme avait accepté, pour quelques jours. «Je serai là dans une semaine... et ne t'inquiètes pas trop. Ils sont en voyage de noces. Ils ne te verront même pas». La nuit était tombée depuis longtemps, elle retrouva sa chambre du pas des vieilles personnes.

Chaque nuit la lui ramenait, inexorablement, comme la marée. Elle se leva sans bruit, elle ne voulait pas l'effrayer. Ce n'était qu'une petite fille de quatre ans, perdue dans le noir et qui pleurait. C'était sa fille, Anna. La lune éclairait sa chambre comme en plein jour. Un peu plus haut dans la vieille mansarde, une fenêtre battait à un rythme régulier. Anna appela t'elle doucement. Anna. Une porte s'ouvrit quelque part et une petite brise légère souleva les rideaux portant avec elle les parfums de l'étang. L'étang ! Elle tomba à genoux sur la terre humide, les mains ramenées sur son visage, elle se mit à gémir doucement.

Il était trois heures du matin. Il jura en sortant de la voiture, maudit les voitures françaises et cette nuit qui n'en finissait pas et pour faire bonne mesure maudit ce désir mystérieux qui l'avait saisi de quitter Florence un jour plus tôt, prendre la route en pleine nuit pour rejoindre le château. Comme s'il l'appelait, comme si cette femme morte depuis plus de sept siècles avait besoin de lui. Et voilà que la voiture était tombée en panne en pleine campagne. Il se

trahit d'imbécile. Il reconnut les murs de la propriété. Il les longea pour retrouver la vieille grille et le parc. Il faisait bon, un peu trop chaud même. Il découvrit la vieille porte en bois à quelques pas de la voiture. Il eut un vague instant l'impression de l'avoir déjà vue, tout comme le petit étang au-delà de la porte et la maisonnette abandonnée. Les tours du manoir, dessinées à l'encre de Chine sous la lune vague avaient quelque chose de paisible, d'étrangement familier. Il allait s'engager dans l'allée lorsqu'il entendit des sanglots et vit une petite silhouette claire. C'était une femme ou une toute jeune fille aux longs cheveux bruns. Ramassée sur elle-même elle pleurait. Il se sentit désarmé et importun.

- Je peux vous aider ? fit-il néanmoins d'un ton paisible. Il ne voulait pas effrayer l'inconnue. Elle leva son visage lui et il la reconnut aussitôt.

- Mara.

Chapitre 4

- La signora - comme il l'appelait - s'était mise à ramasser les tasses et les assiettes, avec une certaine lenteur qui l'agaçait. Ils avaient échangé à peine quelques mots pendant le petit déjeuner. Elle ne lui avait posé aucune question sur son retour précipité, ses vêtements froissés - il avait dormi dans la voiture.

- Qui habite dans la maison près de l'étang ?

- Personne.

- J'aimerais la visiter... hier... cette nuit j'ai cru voir quelqu'un.

- Il n'y a personne, répondit-elle avec précipitation.

- Il y avait pourtant quelqu'un près de l'étang, insista-t-il.

Elle lui jeta un regard noir qu'il fit mine de ne pas remarquer.

- Il n'y avait personne, la maison est... c'est une ruine. Il n'y a rien... vous avez rêvé.

- Allons-y.

Elle le suivit malgré elle.

- Vous ne trouverez rien.

- Je dois chercher quelque chose ? Ils étaient arrivés au refuge - comme on l'appelait dans sa famille - il l'ouvrit sans difficulté. Il n'y avait jamais eu de serrure. Il n'y avait qu'une pièce avec, occupant tout un pan du mur, une vieille cheminée. A l'exception de cette cheminée tout était neuf, les murs d'un blanc éclatant, le châssis des fenêtres et les meubles en bois de pin. Le long des murs des toiles et un chevalet de peintre. Il se tourna narquois vers elle. Elle lui avait menti, dès le début.

- Qui habite ici ?

- L'année dernière nous l'avons loué à un peintre et...

- Le manoir tombe en ruine et vous remettez un neuf une vieille remise ?

- Il a payé pour les travaux... et puis ce n'est pas une remise.

- Et où est-il votre peintre ?

- Il est à l'étranger.

Leur conversation ressemblait à un duel dont elle ne connaissait pas les règles et qui l'effrayait, s'enlisant à chaque instant davantage dans des mensonges auxquels un enfant de trois ans n'aurait pas cru.

- Il a du talent... il examinait une à une toutes les toiles, ses toiles.

- C'est lui qui a fait la copie dans le salon ?

- Oui.

- Il l'a rencontrée n'est-ce pas ?

Elle recula contre le vieux mur de pierre.

- Rencontré qui ?

- Vous le savez. Sinon pourquoi trembliez-vous... Pourquoi tremblez-vous ? reprit-il.

- Je ne tremble pas...

- Il l'a rencontrée comme je l'ai rencontrée hier. Au bord de l'étang... et il l'a peinte. Il se pencha sur elle... Mais je ne suis pas jaloux... c'est moi qu'elle attendait...

- Où allez-vous ?

- Je ne veux plus vous écouter. Vous délirez... Lâchez-moi.

- Et vous, vous avez peur parce que vous l'avez vue aussi... Vous mentez mal.

- Allez-vous en.

Il la laissa libre avec le même mouvement vigoureux qui l'avait fait se saisir d'elle. Elle tourna les talons et s'enfuit.

Chapitre 5

Elle ne l'avait pas vu de la journée mais il fut là un peu après le coucher du soleil.

- Je suis désolé. Je me suis conduit comme un imbécile et vous aussi ajouta t'il non sans humour.

- Il n'y avait personne... ce n'était qu'un rêve rétorqua t'elle faiblement.

- Non.

Il s'assit tranquillement près d'elle dans la vieille cuisine.

- Vous savez ce que j'ai fait tout l'après midi ? Il rit. J'ai marché, au hasard... Cela ne m'était pas arrivé depuis une éternité... il y a... Il y a ici quelque chose de magique, la maison, le parc, le refuge... C'est comme si, je... j'étais rentré chez moi.

Il attendit mais elle ne dit rien. Elle savait se dit l'homme. Elle était juste un peu plus pâle.

- C'est au bord de l'étang qu'il la rencontré n'est ce pas ?

Elle hocha la tête sans répondre.

Le regard de l'homme se perdit au loin.

- La première fois que je l'ai vue, c'était dans un rêve... j'avais seize ans... J'étais en vacances chez mes grands-parents... Elle ne m'a plus jamais quitté...

Il eut un mince sourire.

- Vous ne dites rien ? Vous auriez toutes les raisons de me traiter de fou... mais vous l'avez vue, vous aussi et c'est pour cela que vous ne dites rien... j'irai m'installer au refuge et cette nuit elle viendra.

Il la tiendrait de nouveau dans ses bras, songea t'il, et elle lui offrirait ses lèvres comme la veille.

- Non... vous ne pouvez pas.

- Pourquoi ?

Elle allait s'évanouir ou éclater en sanglots mais elle parut se reprendre.

- Elle ne viendra pas... cela n'a pas de sens...

Les souvenirs l'assaillirent avec force, des souvenirs enfouis loin dans sa mémoire, des souvenirs faits de parfums, de bruits, de couleurs. Tout allait recommencer comme autrefois se dit la jeune femme. Et elle qui se perdait jours après jour. Elle n'aurait pas dû revenir.

- Qu'est ce qui n'a pas de sens ?

Elle se pencha vers lui.

- Allez-vous en. Partez avant qu'il ne soit trop tard. Je vous en supplie.

Il lui cachait quelque chose.

- Pourquoi ?

Il fallait que Marta revienne. Qu'elle revienne. Avant que la folie qui s'était saisie de l'homme et qui s'insinuait en elle comme un poison ne les anéantisse.

- Pourquoi ? répéta t'il... qu'est ce que vous me cachez ?

Elle ne pouvait pas parler. Que pouvait elle dire d'ailleurs ? Comment lui raconter ce mois de juin de sa lointaine enfance où, oui, elle avait rencontrée Mara Novarra et puis ses rêves.

- Partez, fit elle à bout de force.

- Je ne peux pas. Elle a besoin de moi.

Chapitre 6

Elle se réveilla en sursaut mais ce n'était pas le souvenir d'Anna qui l'avait réveillé. C'était... C'était un parfum... de la lavande. Il n'y en avait pas, il n'y en avait eu dans la propriété. Elle su aussitôt que le rêve était de retour comme aux jours lointains de son enfance. C'était toujours le parfum qui la réveillait. Il fallait qu'elle sorte se dit elle, qu'elle quitte le château. Elle glissa le châle sur ses épaules nues, descendit les escaliers sans bruit, retrouva la petite court carrée qui autrefois avait été un jardin. Le jardin de Mara Navarra. Elle rêvait se dit la jeune femme en frissonnant. Elle ne pouvait que rêver sinon comment expliquer que la court mal entretenue soit devenue un jardin où le parfum de la lavande se mêlait à celui du thym, du romarin, de plantes inconnues dont on se servait autrefois pour soigner. La jeune femme fit demi-tour, le cœur battant la chamade en évitant avec soin de se retourner comme dans un mauvais conte. Comme dans ses rêves deux bras puissants se saisirent d'elle alors qu'elle quittait le couvert des arbres. Elle poussa un cri.

Ses lèvres étaient douces et tendres et il sentit qu'elle se tendait vers lui avec un soupir heureux. Il la désirait comme il n'avait jamais désiré personne, aucune femme. Il la prit dans ses bras avec une infinie douceur, la berçant contre lui jusqu'à ce que les sanglots s'espacent et disparaissent. Il remonta son menton d'un doigt léger. Belle et fragile elle n'en était que plus désirable.

- Je suis là Mara. Je suis revenue murmura t'il contre ses lèvres parfaites qu'elle lui offrait sans fausse pudeur.

- Viens.

C'était les mots de son enfance, le même regard chargé de désir et d'attente.

Le châle glissa sur le sol sans que l'un ni l'autre n'y prennent garde. Ce n'était plus qu'une tache claire alors qu'il fermait la porte du refuge sur eux. Il faisait sombre. Seule un vague rayon de lune jouait distraitemment avec le tapis de laine. Elle avait besoin de lui. L'homme avait raison. Il était vivant et elle avait été si longtemps comme morte, alors tandis qu'il la couchait sur le lit, elle s'abandonna.

Chapitre 7

- Tu peux partir.

Marta arrivait sans prévenir, comme toujours, s'installant dans sa vie avec nonchalance et sans gêne.

- Giacomo te cherche... Une exposition à Milan, je crois... Tiens c'est ton courrier. Elle le prit sans un mot se mit à le feuilleter pour prendre le temps de réfléchir. Elle ne voulait plus partir, pas maintenant.

Heureusement sa cousine n'avait jamais eu besoin d'un interlocuteur. Une oreille attentive et un miroir pour la réfléchir lui suffisait.

- Tu as changé de vêtements... Dieu soit loué... Moi si j'étais toi, j'accepterais l'expo. On ne sait jamais. Marta virevolta sur elle-même. Tu as vu ma nouvelle robe... C'est Federico qui me l'a achetée... je te le présenterai un de ces jours...

Elle ne l'écoutait plus. Elle écoutait son cœur. Jordan Macgovern l'avait aidée. A sa façon, avec tendresse et passion. Elle était tombée amoureuse de lui sans s'en rendre compte. Amoureuse. Elle n'aurait su dit pourquoi et elle avait besoin qu'il l'aime encore. Mais c'était un amour né d'un conte, de rêves. Un amour tissé de mensonges qui lui pesaient à présent. Elle devait lui parler.

- Il m'a invitée à déjeuner.

- Qui ?

- Toujours en train de rêver... Le locataire, pardi qui d'autre ? Je crois que je lui plaît... il est pas mal du tout... un peu trop macho... mais riche. Elle eut une petite moue d'enfant gâté... Je lui dit aussi que tu partais... On te déposera à la gare, si tu veux.

Sa cousine n'avait jamais su mentir ni prêter attention à autre chose qu'à ses propres intérêts. Elle comprit tout à coup cette précipitation –Marta avait toujours détesté le château– et puis la robe.

- C'est pour lui que tu es revenue ?

Le masque tomba. Marta eut un petit sourire ironique.

- Pourquoi pas ? J'en ai marre de vivre ici... Je ne suis pas comme toi... il est riche répéta t'elle.

- Mais tu ne peux pas...

- Tu ne peux pas quoi ?

- Il... il est marié.

Sa cousine haussa les épaules.

- Ce que tu peux être vieux jeu... Et alors ? Ça change quoi ? Ils le sont tous... J'ai pas l'impression que ça le gêne beaucoup.

- Il t'as dit quelque chose ? demanda t'elle alarmée.

- Il m'a invité à déjeuner... voilà ce qu'il m'a dit. Décidément tu ne comprendras jamais les hommes.

Chapitre 8

Elle attendit que la voiture ait disparu au-delà des arbres pour descendre à son tour. Elle avait appelé Giacomo et il serait là dans quelques instants, la ramènerait à Florence et à sa vie de tous les jours. Elle s'était conduite comme une imbécile. Voilà ce qu'elle était. Une imbécile.

- Vous voilà.

La valise tomba.

- Fermez votre jolie bouche. On dirait un poisson rouge. Un joli poisson rouge ajouta t'il en ramassant la valise.

- Mais je croyais que vous étiez parti.

Il éclata de rire.

- Partir où, fit il en s'approchant la faisant reculer comme un animal traqué... Je suis ici chez moi. Signora.

- Assez... assez...

Elle éclata en sanglots et il n'eut d'autre ressource que de la prendre contre lui prisonnière.

- Je suis là Signora... je serai toujours là... fit il doucement contre ses cheveux couleur d'automne... je ne partirai plus.

Il souleva son menton d'un doigt tendre, caressa ses lèvres au goût de fruits.

- Il faut me croire... Elle leva un regard fiévreux vers lui à la recherche de quelque chose, il le savait d'instinct, qu'il ne pourrait pas lui donner et il se sentit perdu.

- Je ne sais rien de toi mais je t'aime reprit il avec précipitation... je t'ai toujours aimé. Il n'y a rien d'autre...

Elle s'appuya contre lui, épuisée, et il referma ses bras sur elle. Alors elle se mit à parler, à raconter Anna. Les mille riens merveilleux qu'elle lui avait offerts et qu'elle avait repris et ces nuits sans sommeil.

- Elle avait quatre ans. On ne meurt pas à quatre ans.

Il ne disait rien mais elle aimait le mouvement léger de ses mains sur ses cheveux et son silence alors que les autres, tous les autres, elle s'en rendait compte à présent, n'avaient parlé que pour meubler leur propre désarroi. Peu à peu elle s'apaisait.

- Je suis là répéta t'il. Il n'y aura plus de chagrins. Je te le jure. Elle lui sourit. Un sourire incertain. Son premier vrai sourire et il la trouva belle. Comment avait il pu la trouver un seul instant laide se demanda t'il.

- Et si nous reprenions depuis le début Signora.

Chapitre 9

Il posa un baiser sur l'épaule nue de la jeune femme.

- Tu sens bon.

Les doigts de l'homme glissèrent sur les fines bretelles roses.

- Je t'ai manqué ?

- Non. Elle éclata de rire devant sa mine contrite. Il aimait son rire. L'éclat de ses yeux sombres quand elle riait.

Elle abandonna les pinceaux et la toile pour se blottir contre lui.

- Tu m'as manqué Jordan.

Ils vivaient au refuge depuis plus de deux semaines. Seuls. Comme en exil. Elle peignait, il lisait. Ils s'aimaient jusqu'à l'aube.

Il prit ses lèvres comme on prend une coupe puis il l'éloigna doucement d'elle.

- C'est pour toi.

Elle prit l'enveloppe brune, reconnut l'adresse du notaire.

- J'ai racheté les parts de ta cousine. Le manoir est à toi... à nous.

- Qu'est ce qu'elle a dit ?

- Elle n'était pas là... C'est son avocat qui est venu. Je crois qu'elle désapprouve notre liaison. C'est une bigote tout compte fait.

Le rire de la jeune femme se joignit au sien.

- Je m'en moque.

- Pas moi. Il était redevenu sérieux... Je veux que tu sois ma femme. Nous nous installerons ici. Je planterai des vignes et toi, tu t'occuperas du jardin. Comme autrefois.

Ils avaient parlé de tout et de rien, dans de grands éclats de rire mais ils n'avaient jamais parlé de leur rencontre. C'était inutile. Ils savaient tous deux qu'ils ne s'étaient pas rencontrés mais reconnus après 7 siècles de nuit et de solitude.

- Je ne te perdrai pas cette fois-ci... Je te le jure.

Il y avait à présent dans la voix de l'homme comme une urgence, un danger.

- Qu'y a-t-il Jordan ?

- Nous partons ce soir.

Chapitre 10

Elle avait d'emblée détesté Londres et la maison victorienne à Camden Town mais c'était surtout ses hommes qu'elle haïssait. Taciturnes et ombrageux ils la suivaient partout et elle avait décidé après deux jours de «poursuite» de rester à la maison. Ils ne te surveillent pas. Ils sont là pour te protéger lui avait dit l'homme. Mais ils sont armés avait elle rétorqué. Il avait alors éclaté de rire et elle s'était tue. Elle l'aimait au-delà de tout. Elle l'aimait parce qu'il avait chassé les fantômes du passé, éloigné les ombres et la nuit. Parce qu'il l'avait retrouvée. Ils étaient ensemble se dit elle. Elle n'était plus seule. Peu importait le reste.

Elle abandonna le livre. Jordan Macgovern l'avait quitté peu après le déjeuner pour suivre Martin – son second comme il aimait s'appeler – pour n'être de retour que en début de soirée.

- Jordan.

- Tu dois partir. Tu n'es pas en sécurité ici.

- En sécurité ? Je ne comprends pas.

Il sentait confusément qu'elle ne partirait pas sans savoir alors il décida de parler. C'était le moment de parler.

- Ecoute.

Elle s'assit sagement sur ses genoux.

- Je ne veux pas partir Jordan fit elle en ramenant ses bras autour de la nuque de l'homme.

- Moira. Je ne veux pas que tu partes, mais il le faut.

- Pourquoi Jordan ? Pourquoi ?

Les larmes brillaient au fond de ses yeux et il s'en voulut pour la laideur qui les entourait.

- Je ne suis pas... un simple policier en vacances commença t'il... Il lui sourit. Je fais partie du gouvernement américain... Je dirige un Département de recherches. Un Département de justice expliqua t'il avec soin. Un département qui traquait aux quatre coins du monde les criminels, les trafiquants de drogue... Depuis deux ans ils suivaient un des plus grands cartels de drogue connu. Ils étaient arrivés près du but mais ceux qu'ils cherchaient n'étaient pas des enfants de chœur et ils avaient déjà attenté deux fois à sa vie, tuant trois de ses meilleurs hommes. Il avait su qu'il y aurait un autre attentat.

- Tu partiras cette nuit Moïra avec Martin... Je te rejoindrai dès que tout sera terminé... j'ai été stupide de t'emmener avec moi.

- Je veux rester... Je ne veux pas te quitter. Les doigts de la jeune femme détachaient les boutons de sa chemise, glissaient sur son torse, tandis que ses lèvres suivaient le contour anguleux de son visage et que ses seins s'offraient ronds et tendres sous la lumière douce de la lampe.

- Non fit il en se saisissant de ses mains. Elle poussa un petit cri.

- Non. répéta t'il avec tendresse.

- Pas cette nuit Jordan... je t'en prie. Demain promet elle en se penchant vers lui, son corps pressé contre le sien. Pas cette nuit.

Chapitre 11

Il lui restait quelques heures avant son départ. La maison était étrangement silencieuse. Les domestiques partis la veille, Jordan Macgovern et ses hommes un peu avant l'aube. Mais il savait qu'il serait là, avant son départ. Il le lui avait promis et elle l'aimait. Elle fit le tour de la maison se demandant si elle la reverrait et puis, parce qu'il faisait beau, elle s'installa dans le jardin. Ce n'était qu'un petit carré ensoleillé fermé de toutes parts par de hauts murs recouverts de chèvrefeuille dont le parfum enivrant lui tournait la tête. Elle ferma les yeux et s'endormit. Elle se réveilla en hurlant. Elle avait rêvé. Ce n'était qu'un rêve, un cauchemar. Elle l'avait vu à ses pieds ensanglanté, mort. Elle frissonna dans la lumière crue du matin. Se leva en regrettant pour la première fois d'être seule.

- Carmen ?

- Qui êtes-vous ?

- C'est toi Carmen ?

L'homme lui sourit. Un sourire jaune dans un visage émacié au regard fiévreux.

- Je ne vous connais pas...

- On peut pas rester là...

Il lui avait saisi le bras d'une main ferme bien avant qu'elle ait pu faire un geste et ses doigts se refermèrent sur son poignet.

- Mais... lâchez-moi... vous me faites mal.

- Viens j'te dis... tout va sauter...

Il ne restait rien de la maison ni du petit quartier tranquille. Douze morts et une trentaine de blessés.

- La police est sur les dents... ils ont mis des barrages partout fit Martin en entrant... On les trouvera.

Il ferma le petit coffret rouge sur les perles à la lueur ivoire. Elles étaient mortes comme Moïra.

Il l'avait perdue. Tout le reste lui sembla tout à coup dérisoire. Trouver qui et pourquoi ?

- Pourquoi ? fit il d'une voix sourde en se tournant vers Martin. Pourquoi elle ?

- Ils ne savaient pas... ils croyaient peut-être que vous étiez là... Mais on les trouvera.

- J'aurais donné ma vie pour elle.

- On les trouvera.

- Sors.
- Mais...
- Sors.

Ses doigts se refermèrent sur l'acier du pistolet automatique.

Chapitre 12

Le vieil homme referma la porte de la chambre. Depuis 5 ans, depuis la disparition de Carmen, sa femme s'y était cloîtrée comme pour se punir mais c'est lui qu'elle punissait. Il allait devenir fou.

- Comment va maman ?
- Elle dort...
- Maintenant que Carmen est là... j'suis sûr que tout va être comme avant... Ouais comme avant.

Il regarda la jeune femme sans répondre et puis de nouveau son fils. Son fils, un voleur, un menteur et maintenant un assassin.

- C'est toi qui as mis la bombe ?
- Ah, non moi j'étais là pour surveiller...
- Et elle ?
- Bein... c'est Carmen... Ça m'a fait un coup quand j'l'ai vue...

Il lui jeta le journal au visage.

- Ce n'est pas Carmen... Regarde ce que vous avez fait... toi et tes amis.
- Mais j'ai rien fait...

Il n'en tirerait rien. Il se tourna vers la jeune femme. Elle le regardait sans un mot, le regard absent.

- Tu l'as droguée ?
- Non... j'te jure... j'touche plus à ça... tu l'sais. C'est un coup qu'elle a pris à la tête quand tout a sauté.. Elle est comme ça... d'puis.

Le vieil homme se pencha sur elle. Elle eut un léger mouvement de recul, comme une bête traquée. Elle ne ressemblait que vaguement à Carmen.

- Madame... je ne veux pas vous faire de mal... un mince filet de sang coula le long de la joue de la jeune femme, se perdit le long de son coup. Il souleva ses cheveux. Une entaille de quelques centimètres s'ouvrait, juste au dessus de la tempe. Elle ne paraissait pas profonde.
- Je vais vous soigner et ensuite je vous ramènerai chez vous...
- Mais c'est Carmen !

- Tais-toi... tu vas réveiller ta mère s'emporta le vieil homme.
- Je dois partir... Ils se tournèrent vers la jeune femme d'un même mouvement gauche comme deux écoliers pris en faute. La voix de la jeune femme était fébrile. Elle s'était mise à parler de fermes incendiées, de mourants abandonnés le long des routes, de Florence assiégée par les armées du Comte Alipranti, de la peste noire...

- Je dois rentrer chez moi...

Elle délirait se dit avec tristesse le vieil homme se sentant à la fois impuissant et coupable.

- Qu'est ce que tu lui as fait ?
- Mais rien...
- Pourquoi tu devais la surveiller ?
- C'est pas elle que j'surveillais... c'est l'autre, le type avec qui elle était... I m'ont payé. Il sorti de sa poche une liasse de billets, les posa sur la table. Il y en avait trop beaucoup trop.

Il comprit aussitôt qu'il ne s'agissait plus de voleurs à la petite semaine.

- Et eux ils savent qu'elle est là ?
- Oh non... J'peux pas leur dire...
- Carmen ?

Sa femme s'était levée. Son regard passa de l'un à l'autre pour s'arrêter sur la jeune femme.

- C'est toi Carmen ?
L'inconnue lui sourit.

Chapitre 13

- On ne peut pas la garder. Ce n'est pas Carmen conclut le vieil d'un ton humble comme s'il s'excusait ou comme s'il le regrettait. Il sortit de sa poche un mouchoir à carreaux, de ceux que possédait son grand-père, s'essuya les yeux. Jordan Macgovern avait suivi en silence le long monologue triste et désespéré. L'homme avait attendu trois jours, trois longs jours avant de se présenter. Trois jours qui avaient été un enfer pour Jordan Macgovern.

- Carmen est morte et ma femme, elle est devenue comme folle. Elle n'a jamais voulu le croire et puis maintenant c'est lui... Il leva les yeux vers eux.

- Il n'est pas méchant vous savez... Vous ne lui ferez rien.

- Non. Où est elle ?

- Avec ma femme... elle a été blessée... Ce n'est pas grave mais on ne peut pas la soigner. Il évita de raconter à l'homme cet état étrange qui avait saisi la jeune femme, comme si elle vivait dans un autre monde, très loin. Et puis il y avait ce nom qui revenait sans cesse... Riccardo Novarra.

Ils se levèrent en même temps et il se leva à son tour.

- Allons-y.

Ils garèrent la voiture un peu au-delà de la maison, près d'un magasin abandonné. D'ailleurs tout semblait abandonné dans ce quartier pauvre et délabré. Les rues, les trottoirs, les maisons.

- Et votre fils ? demanda Martin.

- Il est sorti ce matin... Il ne rentrera pas avant demain. Il n'y a que ma femme et... elle.

Il les précéda dans une entrée sombre et encombrée de journaux.

- Elle est gentille, vous savez.

- Judy appela t'il... c'est moi.

Elles doivent être dans la chambre fit il en se tournant vers les hommes qui l'avaient accompagné.

- Je vais les...

- Nous y allons fit le plus grand... Vous restez ici.

- Mais, elle ne vous connaît pas... Elle va avoir peur hasarda t'il devant les armes automatiques en reculant comme devant un serpent.

- Il ne se passera rien. Monsieur Brown...

- Mais pourquoi alors...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase. Une porte quelque part s'ouvrit violemment, suivit d'un coup sec. Jordan Macgovern sentit qu'il glissait à terre tandis que Martin se précipitait. Des pas, des cris, des coups de feu et puis le silence et la nuit. Quelqu'un cria près de lui. Il ferma les yeux. Il allait mourir.

Chapitre 14

Moira Ricciardi quitta le cimetière avec Martin. Il la suivait partout en silence. Elle n'avait aucun souvenir des trois passés. Elle ne se souvenait que de Jordan Macgovern mourant et l'odeur acre de son sang. Elle frissonna malgré la chaleur. Ils montèrent en voiture en silence. Elle avait hâte de partir à présent.

- Je ne suis jamais allé en Toscane...

- C'est beau... il faudra venir nous rendre visite.

- Vous partez quand ?

- Le plus tôt possible.

- Maintenant que tout est terminé soupira Martin.

Ils se quittèrent devant l'hôpital. Il avait l'air embarrassé, un peu perdu et elle l'embrassa sur la joue.

- Bonne chance, lui souffla t'il.

Elle n'avait plus peur, ni du passé, ni du présent et elle sourit à l'homme mais Jordan Macgovern ne lui rendit pas son sourire. Elle éclata alors de rire.

- Je me sens bien et si ses imbéciles...

Elle ferma ses mots d'un baiser.

- Tu étais à deux doigts de la mort... Jordan... J'ai vu les médecins aujourd'hui... tu sortiras dans trois jours.

Elle s'assit près de lui. L'hôpital américain ressemblait à un hôtel.

- Trois jours ce n'est pas long insista la jeune femme en caressant son visage.

Il la prit contre lui, retrouvant son parfum, sa douceur.

- J'ai hâte d'être chez nous soupira t'il contre sa joue.

- Tu t'occuperas du domaine et puis je planterai de la lavande...

Le regard de la jeune femme avait retrouvé la sérénité du passé et il l'aimait au-delà des mots.

- Je suis allé à l'enterrement de Paul Brown... je devais le faire...

Elle revoyait le vieil homme en larmes. Elle ne l'oublierait jamais.

Jordan Macgovern acquiesça en silence.

- Il voulait me protéger, Jordan... il croyait vraiment que j'étais sa sœur et quand il t'a vu.

- Je le sais mon amour.

Il la berça contre lui. Tout était terminé et ils partiraient loin, de la haine et de la laideur.

FIN